

LE GRAND VAINCU

(Suite de la 1ère page)

Ses vêtements en désordre semblaient n'avoir pas été plus épargnés par les balles que les voiles déchiquetées qui pendaient aux mâts. La main gauche à demi enfoncée dans la poche de sa culotte de drap bleu, il tenait sous son bras replié son chapeau orné d'une plume. De son autre main aux doigts effilés, il avait saisi un des échelons des huniers et il se campait sur l'étroite surface du bastingage avec la gracieuse désinvolture d'un grand seigneur.

Il adressa un sourire au vicomte de Frontenac qui s'avancait vers lui, lui tendit cordialement la main et tous deux sautèrent sur le pont du navire.

Ce pont était désert, mais de larges plaques de sang caillé qui le souillaient par places indiquaient que tous les défenseurs du navire étaient morts à leur poste.

M. de Frontenac, très-ému, interrogea du regard son jeune compagnon qui lui dit aussitôt :

—Vous êtes, monsieur, sur le brick l'Albatros. Partis de Brest vers le milieu du mois dernier, nous avons fait une heureuse traversée, et nous avons évité la flotte anglaise de l'île Royale, lorsque, il y a deux jours, nous avons rencontré dans le Saint-Laurent deux frégates ennemies qui nous ont donné la chasse... Bien que notre brick fût bon voilier, elles ne tardèrent pas à nous rejoindre. Nous étions perdus, nous voulûmes du moins nous défendre à outrance. Le combat a duré près de deux heures... Je ne vous en raconterai pas les détails : vous voyez qu'il a été acharné et terrible. Qu'il vous suffise de savoir que nous fûmes assez heureux pour couler l'une des frégates ennemies et que la mer s'étant retirée pendant le combat, le second vaisseau anglais resta cloué sur un banc de sable. Nous pûmes donc continuer notre route sans avoir la honte d'amener notre pavillon.

—Seriez-vous, monsieur, le commandant de ce brick ? demanda le vicomte de Frontenac en contemplant avec intérêt ce jeune homme qui racontait si simplement un acte d'admirable bravoure.

—Non, monsieur, répliqua le jeune inconnu dont le visage prit une expression triste. Le brave marin qui commandait l'Albatros a été tué l'un des premiers ; il est tombé là-bas, près du beaupré. Je n'étais qu'un passager ; mais comme, à la mort du commandant, un pen de désordre s'était mis parmi ces braves gens, j'ai pris sur moi de les diriger, malgré mon inexpérience.

—Veillez me faire l'honneur de me donner votre main, dit l'officier avec élan ; vous êtes un noble et brave jeune homme, monsieur...

—Gaston de Saint-Preux, répliqua le jeune étranger en serrant la main qui se tendait vers lui.

—Et moi, je me nomme le vicomte de Frontenac, officier au service de Sa Majesté Très-Chrétienne et aide de camp de M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada... Permettez-moi encore une question, vous comprendrez assurément le sentiment qui me la dicte.

—Parlez, monsieur.

—Nous annoncez-vous quel que prochain secours ? Le roi pense-t-il à nous ? nous enverra-t-il bientôt des hommes, des armes et des vivres pour défendre ses possessions du Canada ?

—Hélas ! quand j'ai quitté Versailles, il y a deux mois, le roi paraissait plus préoccupé des plaisirs et des fêtes qui se pré-

paraient à Trianon que des périls qui menacent sa colonie. Les soldats du Canada ne doivent compter que sur eux-mêmes, monsieur le vicomte.

Un sombre nuage obscurcit le front du jeune officier canadien et un profond soupir s'exhala de sa poitrine.

Puis, redressant vivement la tête, comme pour chasser de pénibles pensées, et jetant un coup d'œil sur les deux matelots qui se tenaient à l'avant du navire :

—Ainsi, dit-il, vous n'êtes que trois survivants de ce sanglant combat ?

—Pardieu, monsieur le vicomte, nous restons six à bord : ces deux braves gens qui ont pu à eux seuls amener le brick en vue de Québec, moi, mon domestique Léveillé, auquel j'ai donné l'ordre de rester à fond de cale pendant le combat, car il est porteur d'un message important destiné au marquis de Montcalm... et deux prisonniers.

—Deux prisonniers ?.....

—Oui ; si vous voulez bien ordonner à quatre de ces soldats de nous prêter main-forte, continua Gaston de Saint-Preux dont un sourire vint effleurer les lèvres, nous allons les délivrer.

Le vicomte de Frontenac s'approcha du bastingage et donna un ordre. Aussitôt quatre des soldats qui défendaient à la foule l'accès de la passerelle se détachèrent et vinrent prendre place sur le pont à côté de l'officier.

—Veillez me suivre, monsieur, dit alors Gaston de Saint-Preux en prenant les devants.

II

LE PRISONNIER.

Le vicomte de Frontenac et ses hommes suivirent Gaston de Saint-Preux, qui prit un petit escalier conduisant à l'entrepont.

Arrivés dans la batterie. le même spectacle de désolation s'offrit aux regards attristés du jeune officier.

Tous les canonniers et servants des pièces avaient été tués ; le plancher était inondé de sang. Gaston de Saint-Preux conduisit M. de Frontenac devant la porte d'une cabine barricadée extérieurement avec l'affût d'un canon.

—Les deux hommes qui sont enfermés ici ne sont nullement dangereux,—du moins quant à présent,—dit Gaston à voix basse à son compagnon. L'un d'eux cependant va se trouver sans doute en proie à une grande exaltation. Vous priez vos soldats de le contenir, mais avec ménagement et respect, car ce prisonnier est un gentilhomme ; le marquis d'Arramonde.

—Et comment a-t-il mérité ce sévère traitement ?

—J'ai pris sur moi de le faire enfermer ici parce que, pendant le combat, emporté par sa fougue méridionale, il avait voulu faire sauter le brick plutôt que de le rendre...

—C'est, en effet, un brave gentilhomme qui a droit à tous nos égards, s'empressa de dire Frontenac.

—Oui, répondit Saint-Preux avec son tranquille sourire ; mais avouez que sa bravoure était un peu irréfléchie et qu'il valait mieux couler, comme nous l'avons fait, une frégate anglaise que de faire sauter un brick appartenant au roi.

—Et votre autre prisonnier ?

—Oh ! rien que le valet du marquis d'Arramonde ; un garçon fort inoffensif, beaucoup plus prudent que son maître. Il avait mis sournoisement la main sur la corde du pavillon et allait peut-être l'abaisser, au moment où je l'ai fait arrêter et conduire ici.

Attention ! vous autres, dit

l'officier en se tournant vers ses hommes. Enlevez d'abord cet affût.

Les soldats obéirent et poussèrent avec peine le lourd obstacle qui barrait la porte de la cabine.

Au même instant, et comme si les prisonniers eussent deviné ce qui se passait à l'extérieur, une vigoureuse poussée fut donnée à la porte dont la serrure sauta, et un jeune homme, les vêtements en désordre, les cheveux ébouriffés, les yeux ardents, s'élança hors de la cabine en poussant une exclamation de rage.

—Monsieur, s'écria-t-il aussitôt en courant vers Saint-Preux qu'il menaçait de son poing crispé, vous me rendrez raison de cette nouvelle insulte, et, cette fois, je vous jure qu'il n'y aura personne entre nous pour nous séparer !

Gaston de Saint-Preux conserva son impassible sang-froid et se contenta de s'incliner silencieusement devant l'impétueux jeune homme que la colère avait rendu livide.

Le vicomte de Frontenac fit un pas pour s'interposer entre eux.

Le prisonnier, dont la fureur obscurcissait sans doute la vue, le prit pour un officier de Sa Majesté Britannique et crut que les soldats qui l'accompagnaient étaient Anglais.

—Monsieur, s'écria-t-il en tirant son épée du fourreau, et en la présentant au jeune officier, si j'avais été libre, vous ne m'auriez pas eu, ni moi, ni ce brick, ni les braves gens qui le montent. Je suis votre prisonnier, je vais vous rendre mon épée. Mais, si vous êtes gentilhomme, j'espère que vous ne me refuserez pas de me la laissez seulement cinq minutes, pour que je puisse demander raison de l'outrage qui m'a été fait. En garde, monsieur ! cria-t-il en se tournant vers Saint-Preux.

—Vous vous méprenez, monsieur le marquis, dit Frontenac qui ne put s'empêcher de sourire de cette violente sortie à laquelle un accent méridional fort prononcé donnait un piquant tout particulier. Je ne suis pas officier anglais, mais aide de camp de M. de Vaudreuil. Le brick n'a pas amené son pavillon ; il vient de jeter l'ancre devant Québec. Enfin vous êtes libre et j'ai l'honneur de vous offrir mes services, s'ils peuvent vous être de quelque utilité.

Le marquis d'Arramonde mordit sa moustache noire avec dépit et fit rentrer son épée au fourreau d'un geste brusque.

—Excusez-moi, monsieur, dit-il avec un pen d'embarras, cet entre-pont est fort obscur... Ah ! vraiment, nous sommes en vue de Québec ? fit-il avec étonnement. Il faut que le hasard nous ait singulièrement servis, car notre pauvre commandant a été tué au début de l'action, et ce n'est certes pas celui qui a pris sa place qui a pu nous tirer de peine... à moins qu'il n'ait appris sur les pièces d'eau de Versailles l'art de conduire un navire !

Gaston de Saint-Preux reçut ce sarcasme en pleine poitrine, sans daigner y répondre autrement que par un froid sourire.

—J'accepte votre offre courtoise, monsieur, continua Jean d'Arramonde en s'adressant à Frontenac. Veuillez nous conduire sans tarder devant M. le marquis de Montcalm ; nous avons peur lui un message pressé. Quant à vous, monsieur, dit-il avec hauteur en adressant à Gaston de Saint-Preux un regard chargé de colère, nous nous reverrons ! J'ai fait quinze cents lieues en mer pour avoir le droit de me battre avec vous ; j'espère, morbleu ! que nous allons bientôt régler nos comp-

tes ! Et se tournant de nouveau vers Frontenac :

—Pour l'amour de Dieu, monsieur, menez-nous, je vous en prie, vers M. de Montcalm !

—M. de Montcalm est encore à son armée du lac Champlain, messieurs, répondit Frontenac. Si vous avez hâte de le voir, il vous faudra aller le trouver à son camp.

—Si j'ai hâte de le voir ! exclama l'ardent d'Arramonde. Monsieur, vous comprendrez mon impatience, quand vous saurez que mon honneur, l'honneur d'un d'Arramonde, entendez-vous, dépend de lui, de lui seul !... Je veux partir immédiatement !.....

Et, se penchant dans la cabine dont la porte était restée entrouverte :

—Paternelle ! cria-t-il, que fais-tu donc, maître sot ? Apporte-moi mon chapeau, mon manteau, prends mes bagages et suis-moi !

Une figure rouge, effarée, se montra alors à travers l'entre-bâillement de la porte. Jean d'Arramonde arracha son manteau des mains encore tremblantes de son valet, campa son chapeau sur sa tête avec un geste de matamore et suivit le vicomte de Frontenac qui, accompagné de ses hommes, avait déjà mis le pied sur la première marche de l'escalier pour remonter sur le pont.

Gaston de Saint-Preux fit quelque pas dans l'entre-pont et appela à son tour son valet Léveillé.

Un petit homme alerte, et dont les regards vifs semblaient bien justifier le nom qu'il portait, sortit aussitôt d'une trappe qui conduisait à la cale du navire et sauta sur le plancher de la batterie.

—Tu n'as pas été touché pendant le combat ? lui demanda Saint-Preux à voix basse.

—Non, monsieur le baron, et je remercie Dieu qui vous a permis de vous tirer vous-même sain et sauf de cette bagarre... Ah ! croyez bien que j'enrageais là-dedans de penser qu'on se battait sur le pont et que je ne pouvais prendre part à la fête !

—C'est bien, dit le jeune homme en imposant silence à la langue de son valet. Tu trouveras, sois-en sûr, une autre occasion de montrer ton bouillant courage. As-tu la lettre que nous devons remettre à M. de Montcalm ?

—La voici, dit Léveillé en tirant de la poche de son pourpoint une enveloppe scellée d'un large cachet qu'il donna à son maître.

—Tu vas prendre tes effets et les miens, et tu nous suivras. Puis Saint-Preux, jetant un regard soucieux sur ses habits déchiquetés par les balles et noirs de poudre, ajouta : Je suis en assez triste équipage pour traverser la ville ! On dirait que ces coquins d'Anglais ont pris plaisir à trouer mes habits pour me mettre dans l'embarras !

Au moment où Gaston de Saint-Preux et Jean d'Arramonde débarquèrent, la foule rassemblée sur le pont les regarda avec une ardeur curieuse.

Les deux matelots, derniers survivants du combat sanglant que le brick avait soutenu, étaient déjà descendus à terre et avaient raconté l'histoire du malheureux navire.

Ce récit, en passant de bouche en bouche, avait été naturellement fort exagéré.

On affirmait que le brick avait repoussé à lui seul l'attaquée d'une flotte anglaise considérable et avait coulé bas plusieurs frégates ennemies.

(a continuer)

ALBERTON HEADQUARTERS

JUNE 1898.

For the warm weather, now due, we have a magnificent Stock—the finest on this part of the Island—of everything required to clothe men, women and young people tastefully, comfortably and cheaply. In all our experience we have never before made such an attractive exhibit as that now on our shelves, and prices in all departments are marvellously low. Space admits of mentioning but a very few examples.

HOSIERY—direct from the factory :

Ladies fast black Hose, 3 pairs for.....25
Better makes 12½ and.....15
German Hose, fast black, 20, 25 and.....30
All Wool Cashmere Hose.....25
Boys Strong Ribbed Hose, larger sizes 17 to.....22

UNDERWEAR—direct from the factory :

Ladies Swiss Ribbed Vests 4 for.....25
Elegant Vests, drawn neck, half sleeve 10, 15, 17½, 20, 35 and .50 Same with long sleeves and buttoned, 20 and.....25
Infants Lambs' Wool Vests 16 to.....40

SHOES. This department completely re-organized. Everything but men's goods now on the

ground floor and within easy reach. Good shoes at low prices :—

Serge Slippers, .50, Congress 55 Leather Slippers 40, Fine Tie Shoes .90 up, Tan Shoes, \$1.00 Finest Lace and Button Boots \$1.25 to \$3.00.

CLOTHING :—Shorey's guaranteed Ready-to-wear Clothing for Men, Boys and Children, at prices never heard of before. Child's suit \$1.00 up, Boy's suits \$1.25 up, Men's suits \$4.00 up. Waterproof cape coats only \$4.00

DRESS GOODS :

Double width fancy goods from20 up
All Wool Serge from.....25
Fancy Blacks.....20, 30, 40, 60.
Prestley's beautiful fancy blacks 78 to \$1.00.

Magnificent Range of Cotton Goods, Corsets, Blouses, Gloves Ribbons, Laces, etc.

WOOL AND EGGS

Bought at highest market prices ; in fact a pound of wool will buy more goods here than anywhere else. Farm Supplies and Groceries right in quality and prices.

B. ROGERS ALBERTON

CHEAPEST

AND

BEST

CHAIRS

—IN—

P. E. I.

—X—

Make

them ourselves

—X—

Write

FOR CUTS

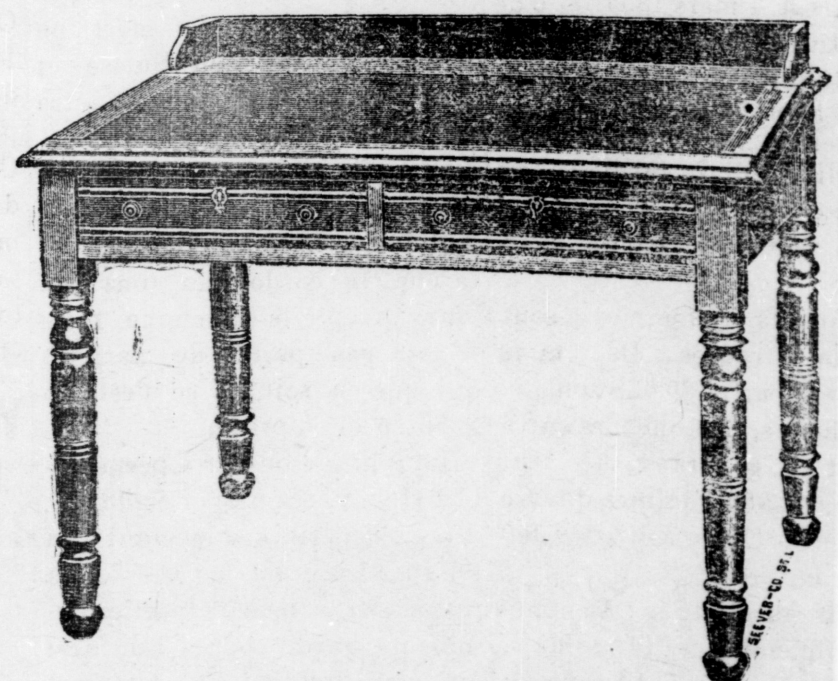
AND PRICES



SCHOOL

FURNITURE

Good, Strong & Cheap



MARK WRIGHT & CO. Charlottetown

WRITE FOR CUTS AND PRICES.

Jan. 6th 1896.